

**EXOTISME ET ANTEXOTISME
NOTES SUR LES ÉCRIVAINS
ANTI-ESCLAVAGISTES EN BELGIQUE
FRANCOPHONE (1856-1894)**

Les textes littéraires liés à la lutte antiesclavagiste en Belgique sont le fait d'écrivains aujourd'hui oubliés, ou de publicistes empruntant, à l'occasion, les voies de la littérature pour se faire entendre. Leurs options esthétiques sont des plus conservatrices, et l'on ne retrouve parmi eux aucun des littérateurs de la *Jeune Belgique*, ni du *Renouveau catholique* de 1890. Mis à part un Emile Valentin, ils n'entendent d'ailleurs pas faire œuvre immortelle, mais œuvre "de propagande et de vulgarisation". Aucun d'eux, bien sûr, n'a mis les pieds en Afrique.

La zone géographique concernée est, du point de vue européen, une *terra incognita*, un Ailleurs, et à cet égard intéresse l'exotisme. Après avoir retracé les caractéristiques générales de cette littérature, évoqué quelques œuvres particulières, et distingué deux périodes, nous interrogerons le concept d'exotisme. Relisant cette production désuète, nous chercherons moins à en faire valoir les détails historiques ou à en faire le procès politique, qu'à y trouver un échantillon d'idéologèmes susceptibles d'alimenter une hypothèse théorique.

Civilisation universelle ou projet national?

Ces œuvres renchérissent d'abord sur l'idée d'un service à rendre à l'Afrique: lui apporter *les bienfaits de la civilisation*. E. Banning présente ainsi son ouvrage de 1877:

En publiant cet écrit, l'auteur a voulu servir, dans la mesure restreinte de ses forces, une œuvre qui honorera, dans l'avenir, l'esprit de ce siècle, et qui recèle, à ses yeux, la source d'abondants *bienfaits* pour des branches diverses de la famille humaine, les plus avancées comme les plus arriérées dans les voies de la civilisation¹.

C'est en termes de "mouvement", de "courant" qu'on croit alors pouvoir envisager la multiplication des "échanges" entre les nations, "dans l'intérêt général et supérieur de l'humanité". Vision unifiée du progrès, qui, en acceptant qu'il y ait des "branches" dans la généalogie humaine, souscrit à la thèse monophilétique d'un tronc commun et, à partir de là, postule l'unité de l'arbre et la complémentarité de ses parties. Certes, des branches sont plus prospères que d'autres, mais c'est une question d'ensoleillement: l'Occident aurait bénéficié de la "lumière" du rationalisme, tandis que l'Afrique aurait subi l'ombrage des trafiquants d'esclaves. Il suffirait donc d'éliminer ceux-ci pour que, sans grande difficulté, le "frère noir" participe au "concert" mondial.

Pour le Moi occidental, l'Autre exotique est l'occasion de se confirmer dans la voie qu'il s'est tracée: l'Autre africain permet de redéfinir, par différence, une identité européenne, et l'Autre

¹ Emile Banning, *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles*. Bruxelles, Mucquaerdt, 1877, p. 7 (nous soulignons). Cf. aussi, e.a. Edouard Descamps, "Vers la civilisation universelle". Dans *L'Afrique nouvelle. Essai sur l'Etat civilisateur dans les pays neufs et sur la fondation, l'organisation et le gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo*. Paris, Hachette; Bruxelles, Lebègue, 1903, XVI + 626 p.

"primitif", de présenter cette différence comme une supériorité, ou plutôt, au départ, une avance. Mais, aspect capital, il ne s'agit pas d'un *voyage*: une *action* à caractère humanitaire est en cours, où l'Occidental s'idéalise en chevalier et se raconte en Croisade; affrontant le Méchant arabe, le Héros renoue avec une image de soi datant des chansons de geste.

Toutefois, il s'aperçoit progressivement que, dans cette entreprise de re-qualification, il s'est chargé de la responsabilité d'un Objet, l'Africain, avec lequel il faut aussi qu'il engage une autre quête. C'est le célèbre *fardeau de l'homme blanc*. Le discours explicitera d'autant plus ce motif qu'il s'efforcera de justifier la durée indéterminée de la présence européenne en Afrique et le caractère national de celle-ci. Se met donc en place, peu à peu, une rhétorique nationale belge, qui permettra en définitive l'annexion du territoire congolais; sans doute le contexte socio-politique agité (guerre scolaire, troubles sociaux, premières tensions "communautaires") favorisait-il non seulement la fuite en Afrique de la sainte famille nationale, mais aussi la reconstruction imaginaire, là-bas, de son identité; ce sont bien les valeurs de 1830, du moins celles d'unité nationale et de prospérité économique, que certains s'efforcent de transplanter en Afrique. Mais, avant que cette perspective se précise, des publicistes avaient plaidé en faveur du *Congo Free State*, en s'appuyant sur des valeurs partiellement différentes sinon contradictoires, elles aussi inspirées de 1830: la liberté constitutionnelle, le libéralisme, l'indépendance.

Images du Noir

Les premières publications datent de la Conférence de Bruxelles (1876). Au départ, l'Européen vient délivrer son frère,

son égal et, pour les auteurs catholiques, le Noir est logiquement envisagé comme le fils d'un même Père. La "race" est pourvue de toutes les qualités morales, intellectuelles et physiologiques nécessaires à un "développement" rapide. De même, la terre africaine, en dehors de toute considération agronomique, est a priori estimée féconde et fertile.

Cet idéalisme voit le retour en force du modèle idyllique; on ressuscite le Bon sauvage et l'Eden, ce réservoir des forces vives non entamées par l'avilissante civilisation. A cet endroit, le discours finit par se mordre la queue: si le sauvage était si digne d'intérêt, que viendrait lui apporter le civilisé? Le récit se tient en équilibre cependant, provisoirement, dans le feu du combat contre l'Arabe, responsable de tout le mal. Mais au fur et à mesure que l'Arabe est éloigné, l'Africain voit son statut d'objet-à-délivrer s'augmenter de celui d'opposant; non pas nécessairement un opposant armé ni même un adversaire: plus souvent un frein, un élément qui retarde et qui définit à la fois une seconde quête, celle de l'acculturation. Progressivement, il fera dès lors l'objet d'une dépréciation, bien que celle-ci, selon le cas, puisse être d'une ampleur fort variable, et en tous cas limitée par la logique même de la propagande coloniale, qui doit continuer à valoriser son entreprise.

Les "images du Noir" évoluent donc parallèlement à l'abandon des valeurs mondialistes au profit d'un projet d'expansion nationale. L'Eden, entrant dans l'Histoire, va perdre sa complétude, au point même de devenir, en quelques cas, son exact contraire: l'enfer de la Barbarie. Mais généralement, les auteurs s'arrêtent à mi-chemin, produisant le tableau d'une société *primitive* qui garde des traits idylliques (naïveté touchante, force originelle, virtualités de développement) tout en exhibant des traits d'arriération au départ conjoncturels; de

la sorte, se trouve expliqué le retard imposé à la "délivrance du frère".

La dépréciation va toucher parfois, à côté de "rois nègres" tout à fait positifs, les mauvais chefs, despotiques et traditionnalistes, les notables inciviques qui pactisent avec le négrier; mais toujours le féticheur, détenteur d'un pouvoir incontrôlable, et par excellence figure de l'Autre. Mais, répétons-le, cette dépréciation est là aussi pour la valorisation des autres Africains: on ne peut renoncer entièrement à la description des qualités foncières du lieu et des habitants. Cette littérature apparaît donc comme essentiellement idéale, c'est-à-dire pure application, au récit, de principes et de schémas mentaux sans rapport avec la réalité du Continent africain, "pure fiction". C'est d'ailleurs peut-être moins de l'Afrique qu'il s'agit, que d'un miroir complaisamment tendu à la conscience identitaire occidentale.

Mauvaise conscience et discours utopique

S'il y a propagande, c'est qu'il y a des réticences à emporter. Si l'on veut bien se reporter au *Sitz im Leben* de ces publicistes au départ fort minoritaires, on s'aperçoit que les positions idéologiques sont en fait inverses par rapport à celles qu'on pourrait imaginer un siècle plus tard: c'est en raison d'une image négative et ouvertement raciste que les adversaires de "L'Œuvre" entendent généralement décourager tout investissement en Afrique.

Après Banning, même un V. Arnould dénonce expressément, quoique sans s'y attarder, l'hypocrisie d'un Occident qui n'aurait si longtemps attendu d'explorer l'Afrique que pour ne pas

apporter de remède radical à l'esclavage². Cela dit, le pré-supposé demeure, selon lequel l'Afrique serait restée, en raison de l'indifférence coupable de l'Occident, en dehors d'une Histoire envisagée comme unique et universelle. Pour ces idéologues mondialistes, il faut

rendre la race noire à elle-même, lui permettre enfin [...] son propre développement et sa vie à elle dans le milieu qui lui appartient; faire de cette rédemption intégrale la grande œuvre de notre temps, à ajouter, pour les clore et les couronner, aux rédemptions qui ont affranchi les couches successives de l'humanité entière; quel rêve et quelle nécessité ! Quel changement fondamental à tenter dans la constitution même de notre globe, et quel ébranlement des mondes connus placés tout à coup dans un nouvel équilibre! (p. 8-9).

Perspective humanitaire et même démocrate: il s'agit bien de "rendre la race noire à elle-même"³. Parlant d'une "Europe nouvelle" à créer en Afrique, V. Arnould songe-t-il à une colonie? Plutôt à un dépassement du stade colonial dont l'Inde britannique est pour lui le modèle. C'est aussi ce qui nous laisse penser qu'un tel discours est de nature utopique: sans ignorer les travers humains, il croit possible que l'action politique d'un Etat fort les jugule par la force de la loi et la puissance de l'assimilation. Il observe ainsi que

les mœurs séculaires du cannibalisme et de la barbarie originelle sont peut-être plus faciles à

² Victor Arnould, *L'Œuvre africaine*. Bruxelles, Imprimerie de La Nation, 1891, p.6. Voir aussi: E. Banning, *op.cit.*, pp. 10, 11, 12.

³ Tel est le but ultime, du moins, car, dès la page suivante, l'essayiste en vient à de plus réalistes considérations et défend le principe d'une occupation pré-colonialiste. Arnould, de ce point de vue, reflète l'évolution dont nous avons parlé.

détruire que la dépravation, dont le commerce privé et non surveillé a inondé la côte. (p.22-23)

Mais c'est pour promettre des jours meilleurs dans le Haut-Congo, dans cette "mer intérieure qui, des eaux qui se sont retirées, a gardé la fécondité et une puissance de production presque sans rivale". Là, "les peuples [...] sont les plus pacifiques du continent africain, sans doute parce que leurs régions sont les plus fertiles, comme nous sommes nous-mêmes le peuple le plus pacifique de l'Europe" (p. 44). Sic...

De l'idylle comme arme

Citant Stanley, Banning défend l'idée que les nègres ne constituent pas une race inférieure, et son ébauche d'"ethnographie", dans son essai de 1877, s'efforce de parler sur ses "chances de progrès". Pareil regard, eurocentrique et paternaliste, sur les sociétés africaines ne nous apprend pas grand-chose, certes, à leur sujet; en revanche, il montre une confiance dans le devenir des "diverses branches" de la "famille humaine" qu'on ne saurait taxer, dans l'intention, de colonialiste. Cela ne va pas sans quelque mythification, le schéma idyllique fournissant les matériaux imaginaires; ainsi, le nègre est un grand enfant,

naïf, insouciant, paresseux, d'une gaieté folle, épris de fête, de musique et de danse. La bienveillance lui est naturelle, mais les rapports avec les marchands d'esclaves le rendent méflant, parfois cruel⁴.

Ce n'est pas la société, comme telle, qui porte la faute, mais un état de société particulier, celui de la traite. Du Bon Sauvage au

⁴ *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles*, op.cit., p. 68-69; voir aussi les pp. 60, 66-67.

Bon Savoir, le mythe s'est alors déplacé; pour Banning, au sortir de la Conférence de Bruxelles, il est clair que

les stations n'auront pas d'appareil militaire [...] elles agiront en toute circonstance par la douceur, par la persuasion, par l'ascendant naturel que crée la supériorité de l'homme civilisé.

Et, mieux encore, que:

Chaque progrès de la science sera ici un progrès de la justice; chaque barrière qui tombe annoncera que des chaînes se brisent, et nulle part la lumière ne sera à un tel degré la mère de la liberté, — la liberté dans son acception la plus humble mais aussi la plus sainte, celle qui se traduit par le droit élémentaire des peuples à l'existence, à la possession d'eux-mêmes, de leur travail et de leurs enfants⁵.

Il faut, au besoin, le rappeler: Banning n'est pas un poète de soupe plus ou moins marginal. Travailleur infatigable et apprécié, c'est l'homme-clef de la politique étrangère de la Belgique. L'Œuvre réveille en lui, sans doute, un idéal de jeunesse, qu'on ne peut trop lui reprocher d'avoir gardé vivant, et dont témoigne le poème qu'il composa au Collège, en 1856, sur le thème de "La traite"⁶. Le poète en herbe qui deviendra le plénipotentiaire de la Belgique y témoigne d'une générosité romantique et démocrate⁷, prête à en découdre avec l'Europe indifférente:

⁵ *Ibid.*, p. 111.

⁶ Poème publié, sous forme d'extraits commentés, par E. Gossart ("Un libéral chrétien: E. Banning", dans *Revue de Belgique*, 31^e an., 15 avril 1899, T.91, 2^e série, pp. 318-319).

⁷ Il est symptomatique d'observer que Banning réagit devant ce qu'il croit savoir de la traite négrière comme il avait réagi devant le génocide arménien: en dénonçant avec un certain courage

Quoi donc! tu dors, Europe, à l'heure où sur les flots
Glissent des ravisseurs les funèbres cachots.

Il n'y a pas lieu de refermer trop vite l'album aux pages jaunies qui abrite pareil document. En effet, comme le remarque E. Gossart, c'est encore ce poème que Banning "refit" dans ses travaux diplomatiques⁸. Il le "refera" encore lorsqu'il s'opposera à la gestion léopoldienne, qu'il juge infidèle aux principes de 1885.

Les Africaines, de P.C. Thérèse (1877) appartient aussi aux textes antiesclavagistes de la première heure⁹. On y insiste sur la parenté entre l'Européen et l'Africain; l'ivrogne flamand mis en parallèle avec le "sénégalien" (pp.1-2), l'élégante de la Montagne de la Cour avec la négresse qui "a son luxe comme vous" (pp.3-5, voir aussi pp.48-51). L'enfant belge demande à sa mère "un frère d'une autre race" (pp.6-7), bref toute la Flandre, sentant son sein se gonfler et abreuvant de son lait "ces pauvres corps où la sève se glace", "ouvre les bras, appelle des enfants!" (pp.33-42).

Pour Thérèse, ce qui se joue alors, c'est déjà une étroite unité entre la Belgique (réduite bien sûr à Moeder Vlaanderen) et le Congo. La mission anti-esclavagiste revient particulièrement à la Belgique, selon le poète, parce que, contrairement aux nations voisines, elle a prouvé qu'elle était pacifique:

l'indifférence occidentale (voir Général Brialmont, "Notice sur E. Banning". Dans *Annuaire de l'Académie de Belgique*, 66^e an., 1900, e.a. p. 140).

8 E. Gossart, art. cit., p. 321.

9 P.C. Thérèse. *Les Africaines*. Bruxelles, Rosez; Paris, E.Leroux, 1877, 76 p.

Quand un brouillard de poudre et de doute enveloppe
 Le vieux monde, où commence à rugir le canon,
 Quand des frissons de sang ont ébranlé l'Europe,
 Mieux vaut ce Roi qui cherche un pacifique nom,

Et veut pour la Belgique, ambition plus belle,
 La gloire d'accomplir un dessein généreux [...]

A divers endroits, on devine que ce nationalisme n'a pas seulement un sens patriotique; il révèle aussi l'intention de ne pas partir à la conquête d'une colonie, comme d'autres pays l'ont fait. La Belgique, forte de sa Constitution libérale, aurait mission de montrer, enfin, la voie à suivre (p.29); en particulier, est dénigrée l'attitude des planteurs esclavagistes:

Ce n'est plus la beauté, capricieuse et molle,
 Indolente, et qui pose un coquet brodequin
 Sur l'esclave muet soumis à la créole,
 Et qui sous un ciel chaud, dans un palanquin blanc
 Pour se faire porter, prend pour bête de somme
 Le Noir, dont la courroie a déchiré le flanc:
 Femme cruelle, ayant pour son jouet un homme
 (p.36),

mais une "femme du Nord", qui "quête pour ses frères de larges parts", et, "vers l'abîme où gémit un peuple malheureux", jette "des sauveurs au courage stoïque" (p.37).

Pour l'essentiel le mal est venu des négriers. Le recueil n'ignore pas cependant ce qu'on raconte: que l'Afrique est sauvage ou barbare, mais il tâche de contester cette vision négative. Un poème, *Le rendez-vous*, feint de s'interroger:

Qu'ont-ils à se dire, en se parlant tout bas, [...]
 Ces sauvages, ont-ils ces barbares la langue
 Pendue assez [...] afin de se tromper entre eux?
 Non, ces sauvages-là, ce sont des amoureux (p.19)

Plus loin, le recueil évoque Livingstone, dévoué à cette "Afrique qu'il voit bonne et qu'on dit méchante" (p.47). Le souci de valoriser les peuples et les lieux conduit le poète à tisser tout un réseau d'images, où nous épingleons particulièrement celle du temple:

Beau temple dont on voit ravager le portail,
Maison dont les voleurs ensanglantent l'entrée,
Grande Afrique, le sang dont tes seins nus sont
pleins
S'échappe chaque jour, pauvre mère éventrée
Et roulant l'orbe blanc de tes yeux tu te plains!
(p.18)

Ce motif rappelle le discours antérieur de la Croisade; faisant de l'ignorance géographique le corollaire d'un mystère sacré, il évite aussi de considérer la terra incognita comme une zone de Ténèbres, image que cultiveront quantité d'autres littérateurs européens.

La valorisation prend parfois des accents extrêmes, et fort éloignés des clichés colonialistes. "Grande Afrique, salut!", s'exclame le poète, dont l'hommage à l'"heureuse et fertile contrée" souligne la présence d'"hommes forts et grands allant au travail en foule" (pp.14-15). "Comme le Prométhée", monté sur "l'autel" de ses montagnes, le "nègre peut baisser ses regards vers la terre / et lancer vers le monde un orgueilleux défi". Les vers suivants, mis dans la bouche d'un prophète noir, font étrangement penser aux discours nationalistes qui s'éveilleront bien plus tard:

Force vive, à la fin tu te rébellionnes,
Tu veux devenir libre et ne plus te tenir
Dans ton humilité passive de victime [...]
Je puis bien croire aussi que ces frères tyrans
[...] Disparaîtront un jour et que de leurs royaumes,
Un peuple fraternel et grand s'élèvera, [...]

Les nègres suspendront entre eux leurs tristes
luttres
Et chasseront au loin l'étranger qui leur nuit (p.68-
69).

Le vieillard entrevoit l'émergence d'un "chef national, un Sébitouané", maître d'œuvre d'"un temps nouveau [qui] surgit pour nous" (p.60). Thérèse, comme Banning à ce moment, pense bien œuvrer pour "rendre l'Afrique à elle-même", quoi qu'il en soit de l'image narcissique qu'il donne de l'Occident.

Mais cette valorisation n'exclut pas d'autres traits, négatifs ceux-là, et dont les négriers ne portent pas la responsabilité. Contentons-nous de ceux qui apparaissent dans notre dernière citation: "l'humilité passive de victime" et les luttres tribales. Peu appuyés, ces aspects fournissent néanmoins déjà l'amorce de la quête dédoublée que nous évoquons plus haut.

Les œuvres de la seconde période

Il faudra attendre le sermon de Lavigerie, en 1888, pour que se crée, entre autres, une Société antiesclavagiste belge. Au début des années 1890, c'est encore à Bruxelles que se réunissent les puissances pour mettre en œuvre la partie "humanitaire" de l'Acte de Berlin (1885). Mais l'époque a changé, les réalistes imposent leur point de vue, et le nationalisme commence à percer sous la philanthropie. Les nombreux textes suscités, notamment, par le Concours littéraire international patronné par Lavigerie (1893), portent la marque d'un intérêt plus précis, soit missionnaire, soit politique; d'autre part la documentation commence à être disponible. Une seconde phase s'ouvre donc, qui ne se clôturera qu'avec la "reprise" de 1908.

Citons d'abord *Rédemption*, d'Emile Valentin¹⁰. L'auteur rappelle lui aussi la faute de l'Europe (pp.30, 48), ne veut pas croire que l'Afrique soit un "continent maudit" (p.40), et imagine plutôt une "ardente et jeune Afrique, [...] Affranchie à jamais de toute oppression" (p.76). Il évoque plusieurs fois le "patriotisme" des Africains, au service duquel l'action européenne est censée se placer. Mais c'est un "patriotisme" pour le moins ambigu, comme en témoigne ce conseil testamentaire du vieux roi Ibaka, "monarque éclairé", à son fils et successeur:

Adieu, mon fils! des Blancs reste l'*ami loyal*;
De leur Roi sois toujours le fidèle *vassal*... (p.128,
nous soulignons)

"L'œuvre", "de jour en jour consolidée", aurait atteint son premier but: "Un empire a pris rang parmi les nations" (p.114). "Le temps fera le reste, avec la liberté", ajoute l'auteur (p.122), ce qui, sans autre précision, laisse évidemment la porte ouverte à bien des perspectives; la patrie africaine se confond, non pas encore avec un Etat belge, mais peut-être déjà avec une patrie belge, si c'est avoir une même patrie que de vénérer le même monarque paternel, éclairé par l'inspiration divine: Léopold II (p.112).

*Africa*¹¹, le drame d'Edouard Descamps, dénonce lui aussi "l'abandon où nous laissons les noirs" et souligne "leur aptitude à la civilisation" (pp.12-14). L'action, en s'inspirant de l'épisode des "martyrs de l'Ouganda", marque un déplacement de la lutte anti-négrière vers l'entreprise missionnaire qui procure à la

¹⁰ E. Valentin, *Rédemption*, 1894-1; Bruxelles, J. Lebègue et Cie, s.d. (1898-3), 141 p.. Nous renvoyons à cette dernière édition.

¹¹ Edouard Descamps, *Africa. Drame en cinq actes, en vers, couronné au Concours littéraire international pour le meilleur ouvrage sur l'esclavage africain*. Paris-Louvain-Bruxelles, Peeters, 1893, 134 p.

présence européenne une nouvelle justification. L'évangélisation, assumée par des hommes et des femmes qu'on ne peut soupçonner de desseins intéressés, d'ordre économique ou territorial, devient ainsi la partie pour le tout, au sein du processus plus général de "civilisation".

L'enjeu de la lutte qui oppose, dans *Africa*, Européens et Arabes, semble une idée politique bien plus que l'exercice d'une influence ou d'une mainmise territoriales. Un sultan dit des chrétiens qu'ils répandent "ce principe menteur: l'égalité des races" (p.45); un autre accuse l'Européen de démagogie: "vous pouvez les flatter, nous savons les conduire", et il est assez piquant d'entendre dans sa bouche ce qui deviendra le discours colonial belge: "Nous leur aménageons des étapes moyennes"! L'Arabe assure que l'esclave noir est "vicieux" par nature, et que "le nègre ne veut pas de votre liberté". Il entend bien faire valoir son droit à la différence: "vous avez votre usage et nous avons le nôtre", auquel l'Européen prétend opposer le "droit que les petits¹² ont d'être défendus" (p.57). Pareille discussion n'apparaît pas très démodée...

L'évolution ultérieure du corpus conduira à une nationalisation intensive du récit antiesclavagiste. Les faits se transforment en épopée, l'on érige des statues, l'on prépare un nouveau chapitre à insérer dans les manuels scolaires. La première génération se reconnaissait dans la figure du "Capitaine Joubert": un ancien zouave pontifical qui, ayant rejoint les "Auxiliaires armés de Notre-Dame d'Afrique" et s'étant illustré au combat, choisit d'épouser une Africaine et de demander la nationalité congolaise. Destin exemplaire, que

12 "Petits" est à comprendre ici d'abord comme une allusion aux "garçonnetts" africains que le Sultan recherche particulièrement, pour les fins privées qu'on devine.

souligneront les publicistes bruxellois, et surtout Louis Delmer qui a fait du Capitaine le héros de *L'Esclave*¹³. La seconde génération s'efforcera de valoriser la figure de De Bruyne; la pièce de l'abbé Marchal¹⁴, qui entre dans la polémique de la "campagne anti-congolaise" contre les Morel et autres Casement, fait partie d'une masse d'écrits pré-coloniaux destinés à fonder idéologiquement le nouveau visage d'une "Œuvre africaine" devenue "l'Œuvre des Belges en Afrique".

Exotisme et antexotisme

La discussion qui suit ne prend en compte que la première génération de ces textes anti-esclavagistes, moment fugace de l'imaginaire, rapidement détourné des valeurs auxquelles il souscrivait avec les moyens du bord. Cette génération exhibe, on s'en est aperçu, un certain nombre de traits empruntés au modèle de l'idylle romantique: dans l'Ailleurs, point d'Ennui ni d'ennuis, plutôt une complétude paradisiaque, l'ingénue simplicité des relations humaines, la fécondité naturelle du sol nourricier. Mais le Bon Sauvage n'a plus seulement une valeur originelle: il indique aussi les fins de l'Histoire, et le sens d'un Progrès dans la réalisation duquel il est censément prêt à entrer de plain-pied. De ce point de vue, la traite n'a été qu'une parenthèse, due à la double faute de l'Occident indifférent ou cupide, et de l'Arabe cruel et barbare. Les réminiscences de

13 Louis Delmer, *L'Esclave. Drame antiesclavagiste et national. Pièce en 4 actes*, par Louis Delmer, Secrétaire du Comité antiesclavagiste de Bruxelles. Bruxelles, Sté belge de Librairie; Paris, Sté de Librairie, 1890, 140 p.

14 Marchal, F., *Le Sergent De Bruyne. Drame patriotique en quatre actes*. Namur, Impr. Picard-Balon, s.d. (1904), V + 88 p.; l'abbé Marchal est aussi l'auteur de: *Les Chasseurs d'hommes. Drame antiesclavagiste en quatre actes*. Namur, Dupagne et Divoy.

l'exotisme littéraire servent donc d'argument en faveur d'une action de principe libéral qui tend à organiser des Etats de droit, et à supposer que ceux-ci, parce qu'on y souhaiterait naturellement la prospérité matérielle et la sécurité, veilleraient à établir un ordre légal et équitable, à la fois national et international. Telle est la part utopique de l'"Œuvre" à ses débuts.

Dès lors, peut-on parler d'exotisme pour évoquer ces textes? Oui, s'il s'agit de désigner ces réminiscences littéraires. Oui encore, si, au sens courant du mot, il s'agit d'évoquer un lieu situé à quelque distance géographique. Mais non peut-être, dès lors qu'on aborde l'exotisme théoriquement. A cette fin, nous rappelons d'abord la position des algérienistes (M. et A. Leblond, R. Randau, R. Lebel, etc.): l'exotisme est une tendance haïssable, et doit être érigé en repoussoir pour ce qu'ils appellent la littérature coloniale¹⁵. Le modèle idyllique, mais surtout le modèle viatique sont à leurs yeux condamnables parce qu'ils conduisent à souligner, dans la description de l'Autre, son altérité. Ils ne nient pas cette différence — ce qui serait absurde et, au demeurant, contraire à l'esprit colonialiste —, mais postulent que l'Autre, bien que différent, a des intérêts communs avec le Même, ou, en d'autres mots, qu'il y a du Même dans un Autre dès lors considéré comme partenaire. Contrairement au voyageur, l'algérieniste se considère comme l'habitant d'un pays qui n'est plus étrange ni étranger, un pays qui n'est pas non plus la France à quoi la "seconde patrie" ne doit pas s'assimiler, mais qui est le sien, un pays de synthèse

¹⁵ Voir e.a. Roland Lebel, *Etudes de littérature coloniale*. Paris, J. Peyronnet et Cie, 1928, 221 p., coll. Etudes coloniales.

qu'il s'agit de gérer et où des cultures différentes devraient dialoguer.

On sait ce qu'il adviendra d'un tel programme: une occasion manquée, selon la formule d'Albert Memmi¹⁶. Mais l'histoire de l'Algérie ne nous intéresse pas ici. En fait d'exotisme, ces écrivains refusaient le regard du voyageur, du touriste, du journaliste de passage qui, en quelques jours, glanait la matière d'un livre. Pour que l'ouvrage se vende, pour que le touriste rentré au pays puisse épater ses amis, il fallait que, durant son séjour à l'étranger, son regard ait été attiré par le Différent, qui seul justifiait son déplacement dans l'espace. L'image exotique, ainsi comprise, est celle de l'étrange ou du bizarre, à moins qu'elle ne soit, plus simplement, le cliché attendu. A contrario, le regard colonial se veut réaliste et documentaire, et, par exemple, tirera souvent sa fierté d'une connaissance de la langue "indigène". Mais l'Autre, une fois connu, n'est plus tout à fait un autre; la connaissance s'avère maîtrise, à la fois de l'Autre et du sens de l'Histoire à construire avec lui. Au fond, le regard colonial tente d'expliquer, de rationaliser, de faire tomber le masque ou de l'ignorer, quand le regard exotique préfère le masque au visage, privilégie l'irrationnel et l'inexpliqué¹⁷.

L'opposition ainsi dégagée par les algérianistes, quoi qu'on puisse par ailleurs penser de cette littérature coloniale, a l'avantage d'être claire et opératoire. Elle vaut mieux que le

¹⁶ Memmi, Albert (dir.), *Anthologie des écrivains français du Maghreb*. Paris, Présence africaine, 1969, 365 p.

¹⁷ Voir notre essai: "Un thème de l'aventure au Congo Belge: les hommes-léopards". Dans Graitson, J.M. (Éd.), *L'Aventure*. Actes du 2^e Colloque international des Paralittératures de Chaud-fontaine, 11-12-13 novembre 1988. Liège, C.L.P.C.F., 1991, Cahiers des Paralittératures, n°2.

contexte ambigu où elle est née, mais, pour être utile en dehors de lui, doit être partiellement reformulée et, en quelque sorte, abstraite. Le point faible, c'est l'appellation même de "colonial", qualification qui rive le paradigme théorique à une époque déterminée, et par exemple, chez Randau ou à propos de lui, à une assez suspecte mythologie de l'homme énergique, régénéré par l'action coloniale; or, le regard dit "colonial" se retrouve dans bien d'autres discours. D'autre part, la "seconde quête", colonialiste, dont nous avons parlé plus haut, en supposant l'infériorisation du colonisé, rétablissait son altérité, soulignait sa sauvagerie et en revenait donc, pour une part, au regard exotique. Il faut donc renommer, de manière plus générale et moins ambiguë, le regard opposé à celui de l'exotisme, et nous sommes tenté de l'appeler, simplement, *antexotisme*.

A titre d'illustration, ce commentaire de Marie-Louise Comélliau, adressé à des candidats coloniaux belges:

Avez-vous déjà eu l'occasion de contempler quelques vues du pays? Je ne parle pas ici de ces photos, rapportées par les coloniaux, et qu'ils auront choisies bien soigneusement peut-être, de façon à étaler sous vos yeux leurs exploits cynégétiques et autres. Non. Quand je vous parle de vues du Congo, je pense aux cartes postales dont il existe actuellement d'importantes collections. Ceux qui les ont réunies partent d'un point de vue tout différent de celui de vos amis de tantôt. Eux ne songeaient pas qu'à vous étourdir. Nos documentateurs officiels semblent au contraire vouloir vous montrer comme tout est simple et beau. La tendance est renversée, peut-être exagérément. Mais, il n'en reste pas moins que la contemplation des cartes postales est tout à fait révélatrice quand celles-ci concernent par exemple les vues des artères de telle ou telle ville congolaise. Car chacun le sait il existe à présent de véritables villes congolaises: aucun autre vocable ne convient pour désigner ces agglomé-

rations urbaines groupant tout ce qui caractérise nos cités européennes [...]18.

S'affrontent ici le cliché "exotique" et le cliché "antexotique". Deux regards sur le même objet: le premier en souligne l'étrangeté, et met en valeur le voyageur en proportion des périls affrontés; le second en souligne la banalité, et met en valeur le colonial en proportion des réalisations effectuées. Ces dernières tendent à renforcer l'assimilation de l'Autre au Même, tandis que les dangers exotiques (la séduction de l'ailleurs est encore un danger) jouent avec la menace de l'aliénation du Même dans l'Autre.

Exotisme de la beauté ou exotisme de l'horreur? Comme s'en avisent deux critiques, ce sont des phénomènes fondamentalement unis par une même logique, celle qui consiste à "enregistrer l'écart maximum entre la Flandre et le Congo"¹⁹. Ils mettent ainsi en évidence une des deux composantes de ce qui fut, *historiquement*, un discours colonialiste oscillant entre les deux pôles, *théoriques*, de l'exotisme et de l'antexotisme, que nous nous efforçons de cerner ici. La littérature antiesclavagiste, anté-coloniale, n'échappe pas à cette dualité: beauté et horreur, d'une part, soulignent l'altérité comme menace ou séduction, et en figent le destin comme nature fondée dans la différence; banalité et postulat égalitaire, d'autre part, soulignent la communauté d'intérêts entre l'Autre et le Même, et fonde sur elle la possibilité d'une action historique.

18 Marie-Louise Coméllau, *Au Congo face aux réalités*. Bruxelles, L. Cuypers, 1955, pp. 39-40.

19 Koen Bogers et Patrick Wijmeersch, *De Kongo in de vlaamse fiktie-en reisverhalen*. Bruxelles, CEDAF, 1987, 167 p., bibl., Cahiers du CEDAF n°4-5, 1987, 2e série

Georges Conchon, dans *L'Etat sauvage*, propose cette formule radicale: "Où commence l'humain finit l'exotisme"²⁰. D'une autre manière encore, et pour emprunter à Lévinas, on pourrait dire que l'antexotisme commence quand n'est pas refusé le Visage de l'autre. Les antiesclavagistes de la première heure, philanthropes libéraux à l'imagination débordante, mettent en jeu ce Visage, quand bien même ils ignorent tout des êtres réels qu'ils pensent devoir secourir²¹. Les réminiscences de l'exotisme littéraire servent donc une cause très peu exotique, au sens où nous l'entendons: on y postule que, dans l'Autre, la différence est superficielle et importe moins que le fonds commun à l'humanité. Qu'il y ait, traversant leur discours, quantité de traits stéréotypés, laudatifs, d'une part, péjoratifs, de l'autre, c'est la rançon du débat entre humanisme antexotique et racisme exotique, débat qui oppose différentes opinions, mais se reflète aussi à l'intérieur d'une seule, sous forme de concessions à l'adversaire idéologique.

Pius Ngandu Nkashama, dans un essai sur la littérature africaine²², affirme que "le racisme n'est pas moindre" dans la production romantique à propos de l'Afrique. Opinion que relaie F. Kange Ewane²³, de manière moins lapidaire et citations

²⁰ Albin Michel, 1964-1; Le Livre de Poche n°2258, 1969, p. 32.

²¹ Inversement, toute la documentation "scientifique" qu'on peut rassembler sur l'Autre, par exemple, ethnographique, ne suffit pas à manifester ce Visage, et c'est avec quelque raison que l'on a pu voir dans le mouvement ethnologique qui s'affirme à partir de l'entre-deux-guerres, non une contestation du colonialisme, mais une modalité parallèle de celui-ci.

²² Pius Ngandu Nkashama, *Comprendre la littérature africaine écrite en langue française*. Issy-les-Moulineaux, Les Classiques africains, n°881, p.47

²³ Kange Ewane, F. "Les légendes ont la vie dure". Dans Jouanny, R. (dir.). *Images de l'Afrique en Occident*. Colloque organisé par le

choisies à l'appui. Ce dernier définit ainsi la "quintessence de la conception occidentale du négro-africain tout au long du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e":

On y relève deux aspects complémentaires de l'image du Négro-Africain. L'un est d'ordre intérieur et biologique, l'autre se situe au niveau extérieur. L'essence même de l'être négro-africain est tarée dès son origine, à la suite d'une malédiction divine. Cette dégénérescence est devenue héréditaire. Elle innerve pour ainsi dire tout le comportement et toutes les activités quotidiennes de l'individu. Et c'est là le second aspect, où tout l'environnement même du négro-Africain se trouve contaminé. L'excessive chaleur de son climat, son cortège d'insectes porteurs de maladies, sa gamme d'animaux de toutes sortes, voire son organisation socio-politique et son caractère même, en sont affectés. Tout cela est résumé dans le même mot de "sauvagerie".

L'auteur, non sans raison, voit dans cette image "le fondement de la théologie et du droit de la colonisation". Néanmoins, tout ceci appelle de sérieuses nuances, car on ne résume pas en une phrase, a fortiori en un mot, un siècle et demi d'histoire occidentale sans lui faire quelque violence. La "sauvagerie" en question se retrouve dans quantité de discours colonialistes, certes, mais elle ne suffit pas à en exprimer la "quintessence", et du reste explique assez mal "l'humanitarisme teinté de religiosité", en vogue depuis le début du XIX^e siècle en Europe.

Cet "humanitarisme" dont procède la première génération des antiesclavagistes belges conduit à une tout autre image de

CERCLEF. Dans *L'Afrique littéraire et artistique*, n°58, 1981, pp. 10-24. Pour une synthèse des différents travaux sur les "images du Noir", voir Jurt, J. "Histoire coloniale et mythes littéraires. L'image de l'Afrique et des Africains dans la littérature française depuis 1870. Un état présent des recherches". Dans *Genève-Afrique*, 1979, n°2, pp. 27-36

l'Afrique: la "race" n'y est pas maudite par la divinité, mais meurtrie injustement et emprisonnée par une situation historique réversible; il n'y a pas de dégénérescence héréditaire, mais l'oppression passagère et toute extérieure des négriers, dont la jeunesse naturelle du continent aura vite fait de guérir; l'environnement est favorable, la terre est fertile, les sociétés coutumières sont pacifiques et dynamiques. Valorisation excessive, dira-t-on, et qui, faisant du nègre romantique un mythe, méconnaît l'Africain. Contentons-nous d'enregistrer ce fait: il n'y a pas une image mythique, mais des images, et qui sont contradictoires. Outre la rhétorique de l'époque, la minceur des documents disponibles et sans doute leur propre enthousiasme, ce qui a conduit les auteurs antiesclavagistes à fabuler de si excessive manière, c'est la nécessité où ils se sont trouvés d'avoir à contredire un certain nombre de préjugés inverses à leur vision des choses.

Le discours colonialiste officiel s'efforcera d'intégrer les deux positions antagonistes en une synthèse problématique: prétendant œuvrer aussi pour les Africains, il oubliera généralement²⁴ le motif de la "jeune nation" africaine, et retardera l'émergence de cette dernière, entretenant l'image, non d'une "sauvagerie" essentielle, mais d'une demi-sauvagerie définitivement provisoire.

Pierre Halen
U.C.L.

²⁴ Le discours colonial est lui-même traversé par des tensions ou des conflits, qu'on néglige trop souvent. Voir e.a. notre essai: "La première revue *Jeune-Afrique*, ou les ambivalences d'un projet culturel néo-colonial au Congo belge (1947-1960)". Dans A. Vigh (éd.), *L'Identité culturelle dans les littératures de langue française*. Paris, A.C.C.T / Pr. de l'Univ. de Pécs, 1989, pp. 203-216.